

LA MULTIPLICATION DES PAINS.

Les apôtres s'étant assemblés auprès de Jésus lui rapportèrent tout ce qu'ils avaient fait et enseigné. Et il leur dit : venez à part en un lieu désert et vous reposez un peu ; car il y avait beaucoup d'allants et de venants , et ils n'avaient pas le temps de manger. Ils s'en allèrent donc dans une barque en un lieu désert , à part. La foule les vit s'en aller et beaucoup de gens le reconnurent , et accourant à pied de toutes les villes, ils les devancèrent et s'assemblèrent autour de lui. Jésus étant sorti vit une grande foule et fut ému de compassion pour eux, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de berger ; et il se mit à leur enseigner beaucoup de choses. Or comme l'heure était déjà fort avancée, ses disciples s'approchèrent de lui et lui dirent : le lieu est désert et l'heure est déjà fort avancée ; congédie-les afin qu'ils aillent s'acheter des pains dans les campagnes, et dans les bourgades environnantes , car ils n'ont rien à manger. Il reprit : combien de pains avez-vous ? allez et voyez. Quand ils le surent, ils dirent : cinq, et deux poissons. Alors il leur commanda de les faire tous asseoir, par groupes, sur l'herbe verte. Ils s'assirent par rangées de cent et de cinquante. Et Jésus prenant les cinq pains et les deux poissons, leva les yeux au ciel, rendit grâces, et rompant les pains, les donna à ses disciples, pour qu'ils les leur présentassent. Il partagea aussi les deux poissons entre tous. Tous en mangèrent et furent rassasiés, et ils emportèrent douze corbeilles plei-

nes de morceaux de pain et de poissons. Or ceux qui avaient mangé des pains étaient cinq mille.

MARC, VI, 30 à 44.

Après cela Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée ou de Tibérias. Une grande foule le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait sur les malades. Et Jésus monta sur la montagne et s'y assit avec ses disciples. C'était aux approches de Pâque, fête des Juifs. Jésus ayant donc levé les yeux, et voyant qu'une grande foule venait à lui, dit à Philippe : où achèterons-nous des pains, pour que ceux-ci aient à manger? or il disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il devait faire. Philippe répondit : deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour que chacun d'eux recût quelque chose. L'un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? Jésus dit : faites-les asseoir. Or il y avait beaucoup d'herbe dans ce lieu. Ils s'assirent donc au nombre d'environ cinq mille. Puis Jésus prit les pains, et ayant rendu grâces, les distribua aux disciples, et les disciples les distribuèrent à ceux qui étaient assis. Il leur distribua de même autant de poissons qu'ils en voulurent. Et lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : ramassez les morceaux, afin que rien ne se perde. Ils les ramassèrent donc, et remplirent douze corbeilles des morceaux des cinq pains d'orge, qu'avaient eu de trop ceux qui avaient mangé. Et ces gens voyant le miracle que Jésus avait fait, disaient : celui-ci est véritablement le prophète qui doit venir dans le monde.

JEAN, VI, 4 à 44.

La multiplication des pains est peut-être, de tous les miracles du Sauveur, celui qui offre le déploiement le plus éclatant de la puissance divine. C'est le seul où se manifeste la puissance créatrice. Les autres miracles de Christ avaient pour objet de ramener la nature à son état normal. Quand il guérissait des malades, quand il ouvrait les yeux des aveu-

gles et les oreilles des sourds, quand il rendait même la vie à des morts, il réparait les funestes effets du péché; il délivrait la nature captive dans les liens de Satan; il agissait sur des objets qui existaient déjà antérieurement au miracle, et dont il changeait seulement le mode d'existence. Tandis que dans le miracle des pains il se trouve en présence du néant; il apparaît non plus seulement comme le libérateur suprême, mais comme le Dieu créateur, celui qui de rien fait quelque chose et « qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient; » celui qui a « créé les cieux par sa parole, et toute leur armée par le souffle de sa bouche, » « en sorte que les choses qui se voient n'ont point été faites de choses qui parussent, » suivant l'expression d'un apôtre.

Une seconde chose me frappe dans ce miracle : c'est la simplicité merveilleuse du récit, où l'on ne trouve pas un seul mot pour faire ressortir la grandeur du prodige, et la puissance incomparable qui s'y déploie. Autant le fond est grandiose et magnifique, autant la forme est simple et modeste; à tel point que nous n'apercevons pas au premier coup d'œil la grandeur du miracle : il faut chercher, il faut réfléchir pour découvrir en quelque sorte la puissance créatrice, cachée qu'elle est sous le voile de l'humanité.

Après avoir assisté dans les villes aux guérisons opérées par le sauveur, la multitude l'avait suivi dans la campagne, entraînée instinctivement vers celui qui accomplissait des œuvres si merveilleuses.

Ces hommes le poursuivaient même alors qu'il cherchait la solitude, fatigué qu'il devait être par cette vie constamment active, constamment répandue au dehors pendant le jour, et qui ne lui laissait pour se recueillir que le silence de la nuit. Jésus ne repousse pas cette multitude empressée mais importune ; « sa nourriture était de faire la volonté de son père ; » il était toujours prêt à sacrifier ses convenances et son repos pour faire du bien aux hommes ; sa vie aussi bien que sa mort était un sacrifice et une immolation perpétuelle. Cette population qui s'attachait à ses pas était arrivée avec lui dans un lieu désert ; non pas que le sol fût aride et sans culture : c'était une vaste plaine couverte de gazon, mais éloignée des lieux habités, où l'on ne pouvait ni se procurer des aliments à prix d'argent, ni récolter rien qui pût servir à la nourriture de l'homme. Quand vint le soir, les apôtres prièrent Jésus de congédier ces hommes, qui étaient restés tout le jour sans manger, et qu'ils n'avaient pas les moyens de nourrir. Mais Jésus leur répondit : « donnez-leur vous-mêmes à manger. » Ces paroles, qui avaient l'air d'une dérision, et qui pourtant allaient devenir une réalité par la puissance de Christ, renferment une leçon pour nous. Elles nous rappellent que c'est par le moyen de ses enfants que Dieu veut assister ceux qui sont dans le besoin. Toutes les fois que nous nous trouverons en présence du dénûment et de la misère, quand nous verrons des frères ou des sœurs qui manquent de pain, entendons alors retentir à

nos oreilles , comme nous étant personnellement adressée , cette parole du sauveur : « donnez-leur vous-mêmes à manger. » Disons-nous que ce soin-là nous regarde si nous sommes disciples de Christ ; ne rejetons pas sur d'autres le devoir qu'il met devant nous ; et soyons assurés que celui qui nous donne la mission d'assister les malheureux nous fournira aussi les moyens de l'accomplir. Rappelons-nous qu'il nous fait une grâce excellente en nous associant à son œuvre , et en faisant de nous les dispensateurs de sa charité. Appliquons aussi ce précepte à la charité spirituelle ; et quand nous voyons des âmes qui périssent faute du pain de vie , rappelons-nous qu'il nous appartient de nourrir ces âmes et de les sauver ; que le Seigneur veut nous employer comme intermédiaires dans cette œuvre de sa grâce ; et que s'il est dit : « quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé , » il est dit aussi : « comment l'invoqueront-ils , s'il n'y a quelqu'un qui le leur prêche ? »

Les apôtres ne comprirent pas le sens de la réponse du sauveur , ni la promesse qu'elle renfermait ; et ils lui dirent : « irions-nous acheter pour deux cents deniers de pain afin de leur donner à manger ? » c'était peut-être la somme dont ils pouvaient disposer en réunissant toutes leurs ressources. Philippe fit observer que cette somme serait bien loin d'être suffisante : « deux cents deniers de pain ne suffiraient pas , » dit-il , « pour que chacun d'eux reçût quelque chose. » André , frère de Simon Pierre , ajouta : « il y a ici un jeune garçon qui a

cinq pains d'orge et deux petits poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Ainsi les apôtres n'avaient ni des vivres en quantité suffisante, ni assez d'argent pour en acheter ; toutes les ressources manquaient à la fois : cependant l'heure avançait, la faim se faisait sentir toujours plus pressante, et si cette situation s'était prolongée, ces hommes pouvaient tomber en défaillance. Jésus allait profiter de cette occasion pour montrer que s'il avait le pouvoir de guérir les malades et d'ouvrir les yeux des aveugles, il pouvait aussi dresser une table dans le désert, et avec cinq pains nourrir cinq mille hommes.

Il attendit, pour accomplir le miracle, que l'impuissance humaine se fût manifestée, et qu'il ne fût plus possible d'avoir recours qu'à la puissance divine. C'est ainsi qu'il en use habituellement avec son peuple, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel. Il fait sentir à l'homme sa propre impuissance avant de lui révéler la puissance de Dieu. C'est quand l'homme a reconnu qu'il ne peut rien et ne possède rien ; c'est quand toutes les sources auxquelles il pensait étancher sa soif sont taries, c'est alors que Christ fait jaillir dans le désert la source inépuisable des eaux vives de sa grâce. Ne craignons pas de sonder notre faiblesse et nos misères : la connaissance de notre faiblesse est la source de la force qui vient de Dieu. « Quand je suis faible, » dit l'apôtre, « c'est alors que je suis fort. »

Avant de distribuer ce festin miraculeux qu'il pré-

paraît pour ceux qui l'avaient suivi dans le désert , Jésus « commanda de les faire tous asseoir par groupes sur l'herbe verte ; » « il y avait, » ajoute saint Jean, « beaucoup d'herbe dans ce lieu. » A ce détail pittoresque , indice précieux de la vérité du récit, on reconnaît un témoin oculaire. Un inventeur n'eût jamais imaginé ce trait si simple et si naturel, évidemment amené sous la plume de l'historien par le souvenir vivant du fait qu'il avait eu sous les yeux.

« Et ils s'assirent par rangées de cinquante et de cent personnes. » Jésus, en faisant ainsi disposer les convives d'après un ordre régulier, assurait l'exacte distribution des pains et des poissons. Il voulait que personne ne fût oublié ; il voulait que les plus pauvres, les plus faibles, et jusqu'aux plus jeunes enfants eussent leur part, ce qui n'eût guère été possible si cette immense multitude fût restée debout, formant une masse unique et nécessairement confuse. — Ce trait du récit nous rappelle d'ailleurs une vérité importante : c'est que notre Dieu est « un Dieu d'ordre et non pas de confusion, » comme le déclare saint Paul ¹. Il a établi dans le monde, qui est son œuvre, un ordre admirable et une harmonie parfaite. Quel ordre merveilleux que celui qui préside aux révolutions des corps célestes, à la succession des jours et des nuits, au retour périodique des saisons, et à tous les détails compliqués de cet im-

¹ 1 Cor., XIV, 33.

mense univers ! Quel ordre merveilleux dans les dispensations de la providence , dans les révélations successives de Dieu aux hommes , et dans tout ce plan du salut , abîme d'amour et de justice tout ensemble , qui fait l'admiration des anges !¹ Cet ordre que Dieu a mis partout dans la nature et dans la providence , il veut le retrouver aussi dans l'église. C'est en vertu de ce principe d'ordre que certains hommes sont mis à part pour conduire l'église , pour prêcher l'évangile , pour administrer les sacrements. Ce n'est pas que ces hommes soient plus que les autres , ni qu'ils aient en eux-mêmes un caractère sacré , comme on le prétend dans l'église romaine ; mais leur vocation est nécessaire à l'ordre qui doit régner dans toutes les œuvres de Dieu ; et ceux qui voudraient effacer ces distinctions dans l'église vont évidemment contre les vues de Dieu ; car ils introduisent le désordre.

« Ayant pris les cinq pains et les deux poissons , il leva les yeux au ciel et rendit grâces. » Nous trouvons dans toute cette histoire l'humanité de Christ à côté de sa divinité. Cette circonstance est encore une démonstration frappante de la vérité du récit. Jamais un inventeur n'eût associé des choses aussi disparates , et en apparence aussi contradictoires : d'un côté la toute puissance qui crée , de l'autre le cœur reconnaissant qui rend grâces. Ces deux choses , incompatibles en apparence , vues à la lumière que nous fournit l'évangile , se concilient en vertu d'une harmo-

¹ 4 Pierre, I, 42.

nie divine, et constituent le caractère parfait du rédempteur. Celui qui a pu créer le pain, et prouver ainsi qu'il est Dieu, se présente en même temps comme un homme, un être semblable à nous, et il le prouve en rendant grâces. C'est bien là « Dieu manifesté en chair, » « Dieu avec nous, » le grand et unique médiateur, celui qui pose une main sur le trône de Dieu, l'autre main sur l'homme pécheur, et qui rapproche ces deux extrêmes en faisant la paix par le sang de sa croix.

Ai-je besoin d'ajouter que Jésus homme, rendant grâces au moment où il prend le pain, est pour nous un modèle à imiter ? En nous asseyant chaque jour à notre table de famille, rappelons-nous Jésus présidant à la table du désert, et rendons grâces comme lui. Rappelons-nous qu'il y a deux choses que Dieu nous donne et dont nous devons lui rendre grâces : la première, qui n'est pas la plus importante, bien qu'on en juge ainsi généralement, c'est le pain que nous mangeons ; la seconde, c'est la santé pour manger notre pain. Le pain le plus excellent ne nous profiterait pas, il deviendrait nuisible sans la santé, qui est aussi un don de Dieu. Sachons apprécier ce double bienfait qui se renouvelle chaque jour. Si nous trouvons chaque jour sous notre main toutes les nécessités et même les douceurs de la vie, n'oublions pas le bienfaiteur céleste qui nous les donne ; que notre cœur en même temps que notre voix s'élève à lui pour le bénir ; et montrons-lui notre gratitude en faisant part de ces

biens à ceux de nos frères qui sont moins heureux.

« Après avoir rendu grâces, il rompit les pains et les donna à ses disciples afin qu'ils les missent devant eux ; et il partagea les deux poissons entre tous ; et tous mangèrent et furent rassasiés. » Quand Jésus remit aux apôtres ces aliments à distribuer, il n'y avait que cinq pains et deux poissons ; c'est entre les mains des apôtres que le miracle s'accomplit ; les pains et les poissons se multipliaient à mesure qu'ils les distribuèrent. Ils avaient obéi de confiance à la parole de leur maître : sans hésiter, sans raisonner, sans demander le pourquoi ni le comment, ils entreprirent de faire une chose qui semblait impossible, à savoir de distribuer cinq pains à plusieurs milliers d'hommes : et ce qui semblait une impossibilité devint un fait visible et palpable. Cette obéissance implicite fut le moyen dont le Seigneur se servit pour accomplir le miracle. Si les apôtres avaient attendu d'avoir devant les yeux un monceau de pains pour commencer à les distribuer, le miracle n'aurait pas eu lieu. Jésus voulait que ses disciples intervinsent dans son œuvre par leur obéissance et par leur foi. Il en est toujours ainsi dans les dispensations de Dieu envers ses enfants. Toujours il faut que l'œuvre de l'homme, sa foi, sa volonté, son énergie, son activité concourent avec la puissance de Dieu. L'une de ces deux choses ne peut aller sans l'autre, et de leur étroite union résulte la sainte harmonie de la vie chrétienne.

« A celui qui a, il sera donné, et il aura encore

davantage. ¹ » A celui qui fait usage des grâces qu'il possède, ces grâces seront multipliées indéfiniment, comme les pains se multiplièrent entre les mains des apôtres. Quelque faible que puisse être votre foi, mes frères, priez avec ce peu de foi que vous possédez, agissez avec ce peu de foi, et vous la sentirez croître dans votre cœur, jusqu'à ce que vous arriviez à « la parfaite stature de Christ. » Fussiez-vous même encore dans l'incrédulité, vous avez tout ce qu'il faut pour arriver à la foi, si seulement vous voulez faire usage des lumières telles quelles, que vous possédez actuellement, pour chercher la vérité. Le premier pas qu'on fait sérieusement du côté de la vie chrétienne entraîne à sa suite tous les autres, comme le premier pain distribué par les disciples fut suivi de milliers et de milliers d'autres.

« Tous mangèrent et furent rassasiés. » Ce récit nous présente un commentaire vivant de cette déclaration du sauveur : « cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus. » La multitude qui entourait Jésus n'avait pas été attirée sur ses pas par un intérêt matériel. Ces hommes n'étaient point des malades qui eussent besoin de guérison; et ils savaient qu'en fait de biens temporels ils n'avaient rien à attendre de Jésus. Ce qu'ils cherchaient en lui c'était le Messie promis, « le prophète qui devait venir dans le monde. » Entraînés par leur admiration et leur en-

¹ Matth., XIII, 12.

thousiasme, ils l'avaient suivi loin des lieux habités. En écoutant les paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche, ils avaient oublié qu'ils avaient un corps à soutenir en même temps qu'une âme à sauver ; et ils étaient arrivés, sans y penser, jusque dans un lieu où il était impossible de se procurer des aliments. Ce généreux oubli de l'intérêt matériel devait trouver sa récompense. Ces hommes avaient cherché premièrement le royaume des cieux, et ils éprouvèrent la vérité de cette promesse : « les autres choses vous seront données par-dessus. » Il en sera de même pour nous, mes bien-aimés frères, si nous faisons comme eux. Apprenons de cet exemple à subordonner l'intérêt matériel à l'intérêt spirituel, le corps à l'âme, et le temps à l'éternité. Quelles que soient nos occupations et notre position sociale, les occasions ne nous manqueront pas d'appliquer ce grand principe de la vie chrétienne. Appliquez ce principe au travail du dimanche. A moins d'un cas exceptionnel et d'une nécessité absolue, dont la conscience de chacun peut seule être juge, gardez-vous de violer le repos commandé par le Seigneur. Que le sabbat soit vraiment pour vous un jour mis à part, un jour de repos et de sanctification. Rendez gloire à Dieu en observant son commandement, et confiez-vous en lui pour subvenir à tous vos besoins temporels. Votre travail n'est rien sans la bénédiction de Dieu ; et cette bénédiction, qui seule peut enrichir, ne reposera pas sur un travail qui serait une violation de sa loi. Appliquez le même principe à vos

transactions et à vos affaires. Cherchez avant tout la justice, la droiture, la vérité, la conscience, et le reste vous sera donné par-dessus. Le Seigneur bénira d'autant plus vos affaires qu'elles seront plus fidèles.

» Saint Matthieu nous apprend que « ceux qui mangèrent des pains étaient au nombre de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, » ce qui suppose pour le moins dix mille personnes. On comprend l'impression profonde que dut produire sur la multitude un pareil miracle. Il y avait dans ce miracle un caractère de grandeur qui rappelait ceux de Moïse ; et ceux qui en furent témoins n'hésitèrent pas à reconnaître à ce signe le Messie promis. « Celui-ci, » disaient-ils, « est véritablement le prophète qui devait venir dans le monde. » Si nous eussions été parmi eux, nous eussions partagé sans nul doute leur enthousiasme et leur admiration. Et pourtant, mes frères, nous sommes entourés à chaque instant de prodiges tout aussi merveilleux que la multiplication des pains ; mais par cela même qu'elles se reproduisent constamment sous nos yeux, nous sommes habitués à ces merveilles, elles ont cessé de faire impression sur nous, nous n'apercevons plus la main divine qui les opère, et nous les attribuons à ce que nous appelons « les forces de la nature, » c'est-à-dire à un mot vide de sens. Tous les miracles du Sauveur se reproduisent constamment autour de nous, avec cette seule différence, que ce qui avait lieu instantanément sur la parole de Christ, s'accomplit aujourd'hui dans un espace de temps

plus ou moins long, sans être pour cela moins merveilleux. Chaque année l'eau tombée du ciel se change en vin dans les ceps de vigne; chaque année les pains se multiplient par la croissance du blé, dont un seul grain en produit trente, un autre soixante et un autre cent. La guérison d'un malade n'est pas moins merveilleuse, elle n'exige pas un moindre déploiement de la puissance divine, pour avoir lieu en une semaine ou en un mois, au lieu de s'accomplir dans un instant. Qu'un gland tombé dans la terre devienne, avec la succession des années, un chêne immense, qui étend au loin son ombre protectrice, et qui sert de domicile à une multitude innombrable d'êtres animés, c'est là une merveille tout aussi étonnante que de voir cinq pains d'orge nourrir dix mille hommes. Nous vivons au milieu des miracles. La croissance du moindre brin d'herbe est un miracle; chaque battement de notre cœur est un miracle; l'influence réciproque de l'âme et du corps est un miracle: c'est par un miracle qu'en ce moment ma volonté fait lever mon bras; c'est par un miracle que ma pensée prend une forme sensible, et devient un son qui frappe vos oreilles; c'est par un miracle que ce son qui frappe vos oreilles se transforme encore, et devient une idée dans votre esprit. Mais nous sommes tellement habitués à toutes ces choses que nous les appelons des effets naturels; nous n'apercevons la main de Dieu que lorsque les mêmes effets sont produits par un procédé nouveau et qui sort de l'ordre accoutumé. De temps à autre Dieu

suspend le procédé ordinaire et manifeste son intervention d'une manière inaccoutumée, pour nous rappeler que la nature n'est point Dieu, et qu'en Dieu seul toute la nature a « la vie, le mouvement et l'être. » Le miracle que nous étudions aujourd'hui est une de ces révélations instructives et salutaires. Il soulève pour nous le voile qui cache le créateur au milieu même de sa création ; il nous apprend à voir non plus seulement la pluie et le soleil, les semailles et la moisson, tous ces intermédiaires de la puissance divine, mais Christ lui-même, le résumé de toutes les forces de la nature, et celui duquel émanent toutes ces forces ; Christ qui tient dans sa main puissante la pluie et le soleil, le printemps et l'automne, la fertilité du sol et les produits de la terre. Il y avait dans le temple de Jérusalem un lieu reculé, inaccessible, séparé du reste de l'édifice par un voile épais, et qu'on appelait le saint des saints. Le miracle nous fait pénétrer en quelque sorte dans le saint des saints du temple de la création. Habituellement nous nous arrêtons aux résultats : ici nous remontons à la source première ; habituellement nous ne voyons que la créature : ici le voile se lève subitement à nos regards éblouis, la lumière inonde le sanctuaire, et nous montre Christ le créateur, dominant et dirigeant toutes choses ; Christ qui remplit de sa vertu la création impuissante en elle-même, et qui en fait le véhicule de ses bienfaits.

On peut remarquer, à l'occasion de ce récit, que Christ n'opère jamais ses miracles dans le vide, si je

puis m'exprimer ainsi. Il part de ce qui existe déjà pour l'améliorer et l'augmenter ; il construit ses miracles sur une base déjà posée par la providence de Dieu. Ainsi dans cette occasion il ne crée pas un fait tout nouveau et sans précédents, il ne donne pas à la multitude d'autres aliments que ceux qui étaient déjà entre les mains des apôtres ; il donne des pains d'orge et des poissons tout semblables à ceux que les apôtres possédaient, tellement qu'on pouvait reconnaître en quelque sorte, dans ces aliments miraculeux, les aliments primitifs. Ce fait remarquable a de nombreuses analogies dans les dispensations de Dieu envers les hommes. La méthode du Seigneur n'est pas d'anéantir ce qui existe, mais de le modifier et de le renouveler. Ainsi quand il convertit un pécheur, il ne détruit pas l'ancien homme pour lui substituer un homme tout nouveau ; mais il le corrige, il le purifie, il le dégage des liens du péché, il renouvelle ses affections en le plongeant dans les eaux vives de sa grâce, il développe en les sanctifiant les germes de vie morale qui se trouvaient en lui déjà ; en sorte que l'individualité primitive se retrouve, avec son caractère propre, dans l'homme régénéré. Il en sera de même à l'égard de la résurrection du corps, et du changement qu'il doit subir pour entrer dans une économie meilleure. Le corps actuel ne sera pas anéanti pour faire place à un corps tout nouveau qui ne tiendrait au premier par aucun lien ; mais il sera développé, transformé, dégagé de ses langes terrestres, sans perdre son individualité ;

en sorte que le corps infirme et périssable se recon-
naitra dans le corps immortel et glorifié. Il est pro-
bable que le même principe présidera aux rapports
entre l'économie actuelle et l'économie future, entre
la vie présente et la vie éternelle. Il est probable
que les affections et les jouissances de la vie présente
se retrouveront dans la vie à venir, mais épurées,
sanctifiées, et élevées à une plus haute puissance.

« Après qu'ils furent rassasiés, Jésus dit à ses
disciples : ramassez les morceaux qui sont restés,
afin que rien ne se perde. » Voilà encore un de
ces traits admirables qui démontrent, avec une évi-
dence toute divine, la vérité du récit. Cette écono-
mie sévère, associée à cette libéralité magnifique,
est une apparente inconséquence que n'eût jamais
imaginée l'inventeur d'un faux miracle. Quoi ? celui
qui d'une parole crée des pains par milliers, veut
qu'on ramasse minutieusement jusqu'aux moindres
restes de ces aliments qui lui coûtent si peu ! Il sem-
ble au premier abord que cette préoccupation d'éco-
nomie rabaisse le héros de l'histoire ; et un inventeur
n'eût pas manqué de joncher le sol des débris
du festin, pour montrer tout à la fois et l'abon-
dance avec laquelle chacun avait été rassasié, et la
facilité avec laquelle Jésus pouvait se procurer des
pains à l'avenir dans une occasion semblable. Mais
nous n'avons point ici une fiction rêvée par l'imagi-
nation d'un romancier ; nous avons le récit exact
d'un fait réel : et c'est pour cela que l'historien nous
montre en Jésus la réunion de l'économie rigoureuse

avec la puissance créatrice. Cette réunion étonnante, bien loin de rabaisser le caractère de Christ, le relève au contraire et le rend semblable à Dieu. Tel Christ s'est montré dans ce miracle, tel Dieu se montre sans cesse dans la nature. La création nous offre partout cette combinaison merveilleuse de l'abondance avec l'ordre, de la libéralité la plus magnifique avec la plus sévère économie. Rien n'est inutile, rien n'est superflu, rien ne se perd dans la nature : le fruit délaissé qui ne sert pas à la nourriture de l'homme nourrit l'oiseau du ciel ; la graine qui ne germe pas dans la terre devient la provision de l'insecte ; la semence légère que le vent emporte sur ses ailes va chercher au loin un sol et des conditions favorables à son développement ; la goutte de rosée que boit un rayon de soleil va grossir le nuage qui fertilisera la terre ; et si nous connaissions mieux les mystères de la nature, nous verrions, j'en suis assuré, qu'il n'est rien, absolument rien dans la création qui soit perdu : tout, jusqu'à un grain de sable, a son but marqué et sa mission utile dans le plan immense et merveilleux du créateur. A cet égard le miracle des pains est donc la fidèle image de la nature ; et nous trouvons dans l'un et dans l'autre le même Dieu, toujours semblable à lui-même dans toutes ses œuvres.

Si Jésus a voulu recueillir soigneusement les restes des pains que sa puissance avait créés, à plus forte raison est-ce un devoir pour nous de ne pas laisser perdre par notre négligence les biens que

nous tenons de sa bonté. Cette leçon qui ressort de la conduite de Christ s'adresse plus particulièrement aux riches, à ceux entre les mains desquels les biens de ce monde se multiplient par la bonté du Seigneur. Qu'ils ne laissent point perdre, faute de soins, le superflu de leurs aliments, de leurs vêtements, de leur mobilier : ce superflu, hors de service pour eux, c'est le patrimoine des pauvres. Que de choses se perdent bien souvent ou demeurent inutiles dans nos maisons, par l'insouciance des maîtres ou des serviteurs, qui pourraient apporter la joie à plus d'une pauvre famille ! Rappelez-vous, chers frères, rappelons-nous tous le festin dans le désert, et le soin religieux que mirent les apôtres à en recueillir les restes.

Ces restes remplirent, nous est-il dit, « douze corbeilles. » Ces douze corbeilles pleines étaient évidemment une provision bien plus abondante que les cinq pains et les deux poissons primitifs. Après avoir donné tout ce qu'ils avaient, les apôtres se trouvèrent en définitive plus riches qu'au commencement. Le Seigneur a voulu nous enseigner par là que la charité s'enrichit, bien loin de s'appauvrir, par les dons qu'elle répand. « Tel répand, » dit le sage, « qui verra son bien s'augmenter ; et tel resserre outre mesure qui n'en aura que disette. » — « L'homme bienfaisant sera enrichi, et celui qui arrose abondamment regorgera lui-même de biens. » ¹ Cela est vrai de toute manière, dans l'ordre spirituel comme

¹ Prov., XI, 24, 25.

dans l'ordre temporel. Le moyen de recevoir nous-mêmes toujours plus abondamment l'eau vive de la grâce, c'est de la répandre autour de nous. Notre foi s'augmente par les efforts que nous faisons pour la communiquer aux autres ; et en devenant des instruments de salut pour nos frères, nous travaillons à notre propre salut. Cela est vrai aussi à l'égard des biens temporels. « Celui qui donne au pauvre prête à l'Éternel, » et l'Éternel rend au centuple les prêts qu'on lui fait. Dieu se plaît à bénir l'homme charitable, il multiplie les biens de ce monde entre les mains qui en font un usage conforme à sa volonté. Si nous pouvions remonter à l'origine de toutes les fortunes, nous en trouverions sans doute un trop grand nombre qui n'ont pas été acquises par des moyens irréprochables : car ce n'est pas ici-bas qu'il est rendu à chacun selon ses œuvres : mais nous trouverions aussi bien des fortunes, j'en ai la conviction, qui ont pour origine la charité, et qui se soutiennent par la charité. Ne craignez donc pas, mes frères, de répondre aux appels multipliés qui sont adressés à votre libéralité chrétienne. Vos libéralités ne vous appauvriront pas, elles vous enrichiront au contraire ; et tel qui aura fait part à ses frères dans le besoin des cinq pains qu'il possédait, se trouvera maître à la fin de douze corbeilles pleines.

Il y aurait d'autres applications encore à tirer du récit de notre texte, qui est une mine inépuisable, comme chaque page de la parole de Dieu. Mais l'heure me presse, et il faut finir. Je me borne, en

terminant, à insister sur un point dont j'ai déjà dit quelque chose : c'est que le miracle des pains doit ouvrir les yeux de notre esprit et nous faire apercevoir partout, dans toutes les œuvres de la création, dans tous les événements du monde et dans toutes les circonstances de notre vie, la main de Jésus. Apprenons à tout recevoir de la main de Jésus : c'est le moyen tout à la fois et de jouir véritablement des biens de la vie, et d'en adoucir les épreuves.

Nous ne connaissons plus ni les inquiétudes de l'avenir, ni les regrets douloureux du passé, si nous savions voir partout la main de Christ. Alors si la richesse vient à nous manquer, il nous restera celui à qui appartiennent l'argent et l'or ; si la santé vient à nous manquer, si la science et les remèdes se montrent impuissants à nous soulager, il nous restera celui qui tient dans ses mains la santé et la maladie ; si nous sommes privés de tel ou tel bien de ce monde, il nous restera celui qui est la source éternelle de tout bien. Si au contraire nous nous arrêtons à la nature au lieu de remonter au maître de la nature, alors, quand nous perdons les biens de la terre, nous perdons tout, et il ne nous reste ni refuge ni consolation.

D'un autre côté, si nous associons à toutes les bénédictions temporelles la pensée de Christ, elles nous apparaîtront sous un nouveau jour, elle acquerront pour nous plus de saveur et plus de prix. Il me semble que ce pain, préparé par la bonté de Christ pour les Israélites dans le désert, dut leur paraître

meilleur que tout celui qu'ils avaient goûté jusqu'alors. Il en sera de même pour nous, si nous savons voir dans chaque morceau de pain que nous mangeons un don de Christ ; si nous nous rappelons sans cesse que la moindre des bénédictions qui nous sont accordées, à nous pauvres pécheurs, nous est acquise au prix de son sang. Oh ! si nous savions réaliser par la foi cette grande vérité, que tous les biens dont nous jouissons, petits ou grands, sans en excepter un seul, dérivent de Christ ! Alors tous les objets qui nous environnent réfléchiraient, comme autant de miroirs, l'image du Sauveur ; nous entendrions partout les doux accents de sa voix ; une lumière divine brillerait pour nous dans les obscurités de la vie ; la terre entière nous apparaîtrait parée d'une beauté céleste, et dans chaque homme que nous rencontrons, nous verrions un frère pour lequel Christ est mort. Alors tous les actes de notre vie prendraient un caractère élevé et saint ; chacun de nos repas deviendrait une sainte cène ; chacun de nos jours deviendrait un jour du Seigneur, et comme l'avant-goût de ce sabbat éternel où le bienfaiteur suprême prendra la place de ses bienfaits ; où nous posséderons, non plus les ruisseaux, mais la source même de tout bien ; non plus la créature, mais le créateur lui-même ; non plus le pain qui périt, mais le pain vivant qui descend du ciel !

En attendant, suivons Jésus ! suivons-le, s'il le faut, dans le désert ; confions-nous en ce Dieu sauveur pour subvenir à tous nos besoins ; et en lui de-

mandant le pain quotidien qui nourrit nos corps ,
demandons-lui aussi de nous distribuer chaque jour ,
et de nous multiplier le pain de l'âme , qui demeure
jusque dans la vie éternelle ! Amen.

Novembre 1857.